



Christiane Granger¹

PHILIPPE VERRIER

Résumé : *Christiane Granger est Vendômoise. Elle y a fait toute sa scolarité, à l'école Notre-Dame puis au lycée Ronsard. Son père gère plusieurs concessions Citroën. Atteinte de poliomyélite, elle se bat courageusement. Étudiante, cheftaine, elle veut se donner aux autres. Elle rentre chez les Petites Sœurs de Jésus du Père de Foucauld. Sa santé se dégrade, elle part en Indochine et termine ses études de médecine. Elle sert en Algérie de 1958 à 1962, revient en France et repart pour l'Indochine pour y être médecin. Elle choisit de se mettre bénévolement à la disposition du diocèse de Kontum où elle décide de fonder un hôpital pour les montagnards. Sa voiture saute sur une mine vietcong lorsqu'elle part au secours des blessés d'un village récemment attaqué. C'était le 23 février 1969, elle avait 43 ans.*

Mots-clés : *Médecin, Petites sœurs de Jésus, Algérie, Indochine, Plantations d'hévéas, Vietcong, Kontum, M^{gr} Seitz.*

Une Vendômoise, médecin, a donné sa vie au Vietnam : Christiane Granger (**fig. 1**). Elle est partie au secours de montagnards qui avaient été victimes d'une attaque du Vietcong. Il y avait des morts et des blessés à soigner. La route était dangereuse, on lui dit : «Christiane, la route est minée, il ne faut pas partir!» Il y a



Fig. 1.

des blessés à soigner, Christiane est partie. Sa jeep a sauté sur une mine. Elle venait ainsi de donner sa vie. C'était dans le prolongement de tout ce qu'elle avait vécu. Nous étions le 23 février 1969.

1. Texte de la conférence du vendredi 1^{er} juin 2018.



Fig. 2.

La presse s'est fait l'écho du drame

D'abord, la presse locale. *La Nouvelle République* écrit : *Une doctoresse vendômoise trouve la mort au Sud-Vietnam. Depuis le mois d'avril elle construisait un hôpital à Kontum.* Le texte de l'article, page 8 : *Depuis onze mois, une jeune doctoresse vendômoise poursuivait son rêve au Sud-Vietnam : construire un hôpital de brousse. Son auto a sauté sur une mine. Il y avait eu un article qui annonçait de début du projet.*

Mais aussi la presse nationale (fig. 2). *France-Soir* envoie une journaliste, Anne Nourry, qui rencontre M. et M^{me} Granger, les parents de Christiane. L'article s'intitule : « Kiki, médecin au Vietnam »... Une de ses amies réagit, elle a corrigé Cri-Cri... C'était ainsi que l'appelaient famille et amis. Elle a été tuée près de son hôpital... Vu de France, ce n'est pas loin, mais dans la brousse, quinze kilomètres de piste, ce n'est pas tout à fait la même chose. L'article ne manque pas de cœur mais pour l'exactitude, il en est autrement... La journaliste continue : *À Vendôme, dans sa maison natale... elle est alors à Vendôme, faubourg Chartrain, mais Christiane est née à Cloyes.* Donc, pour les détails, nous aurons intérêt à vérifier avec des sources plus sûres. Nous citerons quelques phrases attribuées à ses parents et à sa sœur Anne-Marie Moal.

Dans *Le Vendômois*, c'est François Launay, le patron du journal, qui prend la plume. Il est l'ami des parents et il a connu personnellement Christiane. Il écrit : *Un deuil pour Vendôme : le docteur Christiane Granger*

tombe, victime de son dévouement, au cours de la guerre au Sud-Vietnam. Il raconte sobrement la vie de Christiane et annonce l'office qui sera célébré le lundi 3 mars, à la Madeleine, à 10 h 45. Enfin, les condoléances qu'il exprime ne sont pas une simple formule de politesse.

La Renaissance du Loir-et-Cher titre : *Une doctoresse vendômoise saute sur une mine.* *La Renaissance* présente à M. et M^{me} Granger l'assurance de sa vive sympathie et ses religieuses condoléances. Le journal sait que, chaque semaine, le chanoine Gaulandau est reçu à déjeuner chez les Granger. Le chanoine a connu Gaston Granger lorsque celui-ci était élève à Notre-Dame-des-Aydes, du temps où le chanoine y était professeur, cela datait d'avant 1914.

On a conservé le faire-part du décès de Christiane paru dans *Le Figaro*, qui annonce la célébration du 3 mars. Le texte dit : *docteur Christiane Granger, Croix-de-guerre T.O.E., des territoires d'opérations extérieures, avec palmes, au pluriel, chevalier de l'Ordre de la Santé. Christiane recevra à titre posthume d'autres distinctions.*

La Nouvelle République, Le Vendômois et La Renaissance ont publié un compte rendu de la célébration du lundi 3 mars à la Madeleine. Les titres et les styles sont différents... *La Nouvelle République* titre sobrement : *Le service religieux à la mémoire du D^r Christiane Granger.* Le journaliste a obtenu communication des textes du Père Larère, aumônier des étudiants et médecins parisiens, qui a accompagné Christiane et parle de

l'allocution de l'abbé Raymond Pousset. Enfin, il cite intégralement le texte de la citation du gouvernement sud-vietnamien.

Le Vendômois titre : *Une foule nombreuse a assisté à un émouvant service religieux à la mémoire du D^r Christiane Granger*. On croit pouvoir reconnaître la plume de François Launay, bien que l'article ne soit pas signé. L'article cite avec tous les détails les membres du clergé... avec cependant une petite erreur que n'a pas commise *La Renaissance* qui titre : *Pieuse cérémonie à la mémoire du docteur Christiane Granger*.

Un peu plus tard, dans le courant du mois de mars ou d'avril, M. T. de Ficquelmont publie dans *Rivarol*, un article très documenté intitulé : *Les Vietnamiens ont perdu une amie*. L'article est daté de mars 1969, de Qui-Nhon, au Viet-nam. Nous le citerons plus tard.

Enfin deux articles de *La Renaissance*, le premier qui rend compte de la messe célébrée à la Madeleine de Vendôme, pour le premier anniversaire de la disparition de Christiane et le second qui paraît, le 2 février 1985, fait mémoire de Christiane. Depuis, dans la presse, à ma connaissance, c'est le silence.

Christiane, cheftaine

Alors pourquoi cette initiative ? Pour la raison que le sacrifice de Christiane Granger et son histoire valent, me semble-t-il, la peine d'être évoqués. À cela s'ajoute une raison personnelle. En 1940, les Occupants décident de la suppression d'un certain nombre de mouvements, et en particulier de mouvements de jeunesse. Le scoutisme est interdit. On trouve dans les archives une note du commissaire de police de Vendôme signifiant la décision des Allemands, relayée par le gouvernement de Vichy, qui interdit les mouvements de scoutisme dans toute la zone occupée. Les locaux de la rue Lemyre de Villers sont fermés et les activités suspendues. Les chefs, pour un certain nombre d'entre eux, sont déjà prisonniers. Les aumôniers prennent le relais. Le scoutisme et le port de l'uniforme sont interdits. Qu'à cela tienne, tandis que les Scouts sont relancés à Blois et dans tout le district, sous une appellation : «La jeunesse au plein air»... l'abbé Chassaingne, aidé par Christiane Granger, décide de lancer les Aiglons. Il s'agissait d'une dénomination adoptée par le mouvement des Cœurs Vaillants pour la tranche d'âge la plus jeune.

Il fallait un local et Christiane vint trouver maman pour lui demander si les communs de la maison, 106 rue Bretonnerie pourraient accueillir le nouveau groupe. Maman proposa la buanderie et le local qui servait de fruitier. Nous y sommes restés quelques mois, avant d'aller dans un local appartenant au D^r Chevallier, près de la Porte Saint-Georges. Une chose qui m'est restée : les Aiglons recevaient des consignes tout à fait semblables à celles des Louveteaux. Le nom était différent, l'uniforme inexistant, mais nous devions toujours avoir sur nous cinq objets : un carnet et un crayon, un couteau, une ficelle et un dizainier pour pouvoir dire le

chapelet... Depuis, j'ai toujours les dits objets, sauf, dois-je l'avouer, la ficelle. Je peux vous donner des renseignements généalogiques grâce aux travaux de M^{me} Cabarat qui a fait, en un temps record, des recherches qui nous permettent de mieux situer la famille de Christiane.

La famille de Christiane...

Les Granger (ou parfois, Granget). Son père, Gaston, est né à Montigny-le-Ganelon, dans l'Eure-et-Loir. Son grand-père, Georges, né à Saint-Agil (1867-1946). Sa grand-mère, Marie-Louise Tarragon, née à Oinville-Saint-Liphard, dans l'Eure-et-Loir.

Du côté de Georges Granger. Son arrière-grand-père, Jean-Pierre Granger, né à Saint-Agil (1823-1902), est propriétaire puis cultivateur. Son arrière-grand-mère, Marie-Françoise Sagot, née à La Chapelle-Guillaume (Sarthe) également propriétaire. Son trisaïeul paternel, Pierre Granger (ou Granget) (1793-1886) est cultivateur. Sa trisaïeule paternelle, Reine Lubineau (An VI-1840), cultivatrice. Son trisaïeul maternel, Prudence Sagot (An XII-1851), cultivateur puis laboureur. Sa trisaïeule maternelle, Marie Rousseau (1827-1851).

Du côté de sa grand-mère Marie-Louise Tarragon (1865-1918). Son arrière-grand-père, Louis Edelman Tarragon, né à Châtillon-en-Dunois (Eure-et-Loir) (1839-1886) est instituteur public, puis régisseur. Son arrière-grand-mère, Augustine Graffin, née à Bretoncelles (Orne). Son trisaïeul paternel, Jean Tarragon. Sa trisaïeule paternelle, Marie Perdereau. Son trisaïeul maternel, François Graffin, est marchand de volailles. Sa trisaïeule maternelle, Marie Gourmelin.

UNE FAMILLE ORIGINNAIRE DU PERCHE

Georges Granger, grand-père de Christiane est né en 1867, décédé en 1946, à 79 ans. Régisseur des châteaux de Montigny-le-Ganelon, il devient architecte en 1918. Il est également créateur de garages Citroën, à Cloyes, à Chateaudun et Blois. C'est son fils Gaston, le père de Christiane, qui utilisera un héritage reçu pour fonder la concession Citroën de Vendôme.

La famille Granger est assez répandue dans le nord du département. En particulier, elle a géré la ferme de Pellouel que les indigènes de Fréteval appellent Palouagne... Mon bisaïeul, le « Maître Jacques Loiseau », comme on disait, y fut fermier jusque dans les années 1890, précédant le « Maître Granger ». Le château de Montigny-le-Ganelon est une jolie demeure qui domine le Loir, depuis un certain Ganelon, Jean de Montigny, au XII^e siècle et, au XIX^e siècle, les Lévis-Mirepoix... La route nationale 10, autrefois, passait au cœur de Cloyes et nous invitait presque à rentrer au garage Citroën de Cloyes, ce qui pouvait être le cas si on ratait le tournant. La vitesse n'était pas aussi limitée comme aujourd'hui.

M. Georges Granger réalisa les plans et la construction d'un important relais de chasse pour la famille de Rothschild. En face de la maison, une très belle rose-raie se trouvait sur la rive droite du Loir. Les réceptions y étaient fastueuses. Durant la guerre de 1914-1918, les baronnes de Rothschild, la baronne Henri de Rothschild et sa fille la baronne Léonino ont résidé à Fréteval. Les habitants du pays ont été si appréciés que l'hospitalisation à l'hôpital Rothschild était gratuite pour les habitants de Fréteval...

Plus tard, M. Granger construisit, dans le même style, dans des proportions plus modestes, sa propre demeure, une grande et belle maison avec colombages : l'Hermitage, à Montigny.

Depuis le départ des Rothschild, le relais de chasse construit au bord du Loir a connu des destinées hôtelières sous le nom du Chalet du Loir.

Gaston Granger est né à Montigny-le-Ganelon, le 31 janvier 1897. Il termine ses études secondaires à Notre-Dame-des-Aydes, à Blois, de 1911 à 1915. Il fait une très bonne classe de première. Il a pour condisciples, Victor Dillard et Gaston Commaille. Le premier, qui a été malade, est un garçon très doué, dans toutes les matières, jésuite mort à Dachau en janvier 1945. Gaston Commaille, plus jeune, fera Polytechnique avant d'être prêtre et professeur à Notre-Dame-des-Aydes durant de longues années. Or, Gaston Granger a le premier prix de mathématiques, ce qui révèle un niveau très élevé. Il passe le baccalauréat de mathématiques élémentaires en avril 1915, et, comme Victor Dillard, s'engage aussitôt, comme le leur permettent cette session anticipée et leur âge : ils ont dix-huit ans. Gaston Granger aurait désiré être ingénieur. Il en avait les possibilités et le goût. La guerre en décida autrement et il se consacra au commerce à la suite de son père (fig. 3).

À bord d'un navire anglais, pour une cérémonie patriotique, en Normandie, Gaston Granger fait une allocution en anglais. Il avait eu le premier accessit d'anglais dans une classe où la première langue était l'allemand.

Gaston Granger épouse Marie-Thérèse Pouette, le 30 janvier 1923, à Caen, d'où elle est originaire (fig. 4). Celle-ci est la fille d'Adolphe Pouette, qui a une importante situation de courtier. Il était né à Troarn, dans le Calvados, en 1861 et avait épousé le 7 octobre 1891, à Caen, Louise Ménard, née à Caen en 1868 dans une famille qui y réside depuis plusieurs générations. Adolphe Pouette décède en 1930 et M^{me} Pouette se retirera à Vendôme et y sera dame pensionnaire au Saint-Cœur, jusqu'en 1952, année de son décès.

De l'union de Gaston Granger et de Marie-Thérèse Pouette sont nés : Lisbeth (nov. 1923-2010), épouse d'Olivier Moal; Christiane (1925-1969); Anne-Marie (née en 1926), épouse de Claude Moal; Jean-Pierre (1943-1995).

En 1944, Gaston Granger, officier de réserve, met le garage Citroën à la disposition du secteur FFI. Il s'agit de réviser tous les véhicules saisis à l'occupant.



Fig. 3.



Fig. 4.



Fig. 5.

Quant à Christiane, elle est une petite fille fort jolie et gaie... (fig. 5) Elle trône au milieu des enfants de familles amies que M^{me} Henri Lambert, que certains appellent tante Cécile, a réunis pour un goûter costumé. La réunion se passe au 106 de la rue Bretonnerie, qu'elle habite encore avant de gagner Fréteval et d'y être remplacée par la famille de sa sœur Anne-Marie et



Fig. 6.

de Charles Verrier. Ses sœurs Lisbeth et Anne-Marie sont également de la fête. Christiane, est une enfant heureuse : la reine des fées ! Cette joie va être lourdement touchée par une grave maladie : Christiane qui est née le 12 septembre 1925, à Cloyes, où habitaient ses parents, avenue de la gare, fait à Vendôme une poliomyélite grave. Sur une photo (**fig. 12**) on peut remarquer qu'elle en aura quelques séquelles influant sur sa démarche. Démarche caractéristique, un peu saccadée. Mais sans doute fallait-il le savoir pour remarquer quelque chose. Dès son enfance, elle manifesta une volonté de fer, grâce à laquelle elle put être si active.

Sa sœur Anne-Marie, répondant aux questions de la journaliste de *France-Soir* (**fig. 6**) la décrivait ainsi : *elle avait quelque chose de plus que nous. Physiquement, rien n'y paraissait : 1,65 m, brune, aux cheveux courts, un visage ouvert, sportive, mélomane, féminine dans sa sensibilité, dans sa générosité (elle adorait les bijoux, surtout pour les offrir), virile par son sens de l'action, fumant comme un sapeur. Elle n'avait jamais peur. De passage à Vendôme, ses parents l'avaient interrogée : Tu ne crains pas les dangers à toujours les braver ? – Il y a un bon Dieu pour ceux qui se dévouent !* avait-elle répondu.

Courte biographie

1931 : école primaire jusqu'en 3^e, à Notre-Dame, rue du Change. Et c'est dans cette école, en 1940, qu'elle passe le brevet. Elle rentre ensuite au lycée Ronsard pour les classes de seconde, première et

Philosophie, de 1940 à 1943. Mais le lycée est réquisitionné par l'occupant. Les grandes classes sont installées, faubourg Saint-Bienheure, à la Folie aux Roses.

1943-1944 et 1944-1945 : elle passe son PCB à Paris.

1945-1947 : elle fait ses études d'infirmière et s'occupe des filles du Nid. Le Nid accueille des jeunes femmes en difficulté, arrachées souvent à la prostitution... mères abandonnées après une naissance. Son sens du service des autres et son désir de rejoindre les plus pauvres est déjà évident.

1948-1950 : infirmière, elle rejoint les Petites sœurs de Jésus, sœurs du Père de Foucauld, Elle rentre au Turet, près d'Aix-en-Provence. Elle a trouvé là une pauvreté qui lui conviendra toute sa vie. Mais elle est plus active que contemplative. Heureusement, il y a le contact avec les pauvres.

Étant chargée d'accompagner les Gitans du côté des Saintes-Maries-de-la-Mer, elle se passionne pour cette tâche. Elle est très choquée par les sentiments exprimés par les gens à leur égard. Elle en avait rencontré de très honnêtes et ayant le sens des autres. Envoyée en Algérie, dans le bled, elle y a pratiqué son métier d'infirmière. Elle trouvait que la vie était trop injuste et trop dure pour les femmes. Ainsi, la jeune femme du caïd, une Française, s'était retrouvée dans le harem... privilégiée, sans doute, mais prisonnière ! Sans doute, à la suite de Charles de Foucauld, a-t-elle rêvé du Sahara... Sans doute l'austérité de la prière prolongée et de la vie en communauté lui a-t-elle pesé ? Cette vie était aussi trop rude pour sa santé, elle fut atteinte de scorbut et rentra en France.

Elle quitte alors les Petites sœurs de Jésus pour être plus active et ne pas avoir l'impression d'être mise sous le boisseau. La spiritualité des Petites sœurs du Père de Foucauld appelle à l'enfouissement : un témoignage porté par une vie discrète et pauvre. Elle a l'impression d'être appelée à une vie plus efficace...

Revenue à Vendôme, elle doit d'abord se refaire une santé. En janvier 1950, elle part en Indochine, fait un stage de médecin militaire auxiliaire dans l'armée, sous-lieutenant dans le service de santé. Elle va de Saïgon à Hanoï, en passant par Hué. Elle reçoit la Croix de guerre des TOE. À cette époque, cette distinction est remarquable pour une femme, estime François Launay. Un camarade est tué. Elle s'occupe des deux enfants jumeaux pendant deux ans, la maman étant absente.

En juillet 1953 : son stage terminé, elle est rapatriée. Elle revient pour terminer ses études de médecine et reprend ses études à Tours (**fig. 7**). Elle devient médecin, avec un diplôme obtenu en 1958 : le docteur Christiane Granger.

En 1958, avec un contrat médical civil, elle repart en Algérie, jusqu'en 1962. Elle reçoit la croix de la Valeur militaire et, à titre civil, elle est faite chevalier de l'ordre de la Santé publique, ce dont elle était très fière. En 1962, très choquée par la manière dont s'est passé le retrait d'Algérie, elle reste en France une



Fig. 7.

année. Elle fait un remplacement d'un mois, en métropole. Elle écrit : *S'il fallait continuer ainsi, disait-elle, j'en mourrais. La médecine française c'est signer des papiers de Sécurité sociale. Au moins, en Algérie, en Indochine, je soignais des pauvres gens qui avaient besoin de moi, je sauvais des enfants, je lisais la souffrance sur leurs visages, c'est cela être médecin!* Elle repart donc en Indochine, comme médecin : de 1963 à 1966 à l'hôpital Gral à Saïgon et aux plantations des Terres Rouges. La guerre continue, les Américains ont remplacé les Français. Elle adopte une petite Vietnamiennne dont les parents ont été tués sous les bombardements (fig. 8). Les Terres Rouges avec les plantations de Quan Loi formaient une exploitation d'hévéas, l'une des plus importantes de la péninsule indochinoise. Comme Quan Loi était une base américaine très importante. Il y a eu une drastique déforestation pour « sécuriser » la base... Et les plantations ont disparu après le départ de Christiane.



Fig. 8.

Rencontre avec M^{gr} Seitz

Au Vietnam-sud en guerre... elle rencontre M^{gr} Paul Seitz, évêque de Kontum, dernier évêque français au Vietnam (fig. 9). Voici la genèse de cette histoire racontée par M^{gr} Seitz lors des obsèques de Christiane qu'il présidait :

Elle était en service volontaire pour soigner les populations des Hauts Plateaux. Depuis plus de trois ans, elle y pensait, mais un premier projet n'avait pas abouti. En octobre 1967, j'étais en France. Je reçois un télégramme ainsi libellé : Personne désire absolument vous voir affaire urgente, possibilité rencontre Tel' Aviv. À l'escale de Tel' Aviv, je rencontre Christiane Granger. Comme je lui demandais pourquoi elle n'avait pas voulu signer le télégramme, elle m'avoua qu'elle craignait que je ne veuille pas la rencontrer. Je viens vous demander de bien vouloir m'accepter comme médecin pour soigner les plus pauvres de votre mission. Tel' Aviv, c'est la Terre Sainte, nous sommes allés ensemble à Jérusalem visiter le lieu du Golgotha, du chemin de la Croix, de la résurrection du Seigneur... puis à Bethléem, le lieu de l'Incarnation. C'est là, en terre sainte, que l'affaire a été conclue. C'était donc décidé, elle allait abandonner toute possibilité de situation, de sécurité, de bien-être, de tranquillité pour s'installer volontairement dans la pauvreté, dans des conditions de travail quasi impossibles, et cela uniquement par esprit de Foi pour marcher sur les traces de Celui qui a voulu partager notre condition humaine. Dès lors elle s'est toute donnée à sa tâche : arriver à soigner les déshérités, les malheureux.

Elle m'écrit : *En Europe, je remue ciel et terre pour obtenir l'argent pour construire un hôpital de brousse. Elle va jusqu'à écrire au Pape. En avril 1966, elle nous arrive. Elle se met à l'œuvre en menant de front le double travail, le médical et la fondation de l'hôpital entre Dakto et Kontum. Elle obtient des maisons en préfabriqué (fig. 10).*



Fig. 9.



Fig. 10.

Elle écrit à sa sœur Anne-Marie, le 18 octobre 1968 : *Je suis actuellement plus souvent à Saïgon qu'à Kontum. Mes baraques étant arrivées, il y avait 48 tonnes à faire monter, par avion, ce qui n'est pas une petite affaire, et à mettre sur pied un contrat avec le ministère de la santé. Tout cela est presque réglé. Les baraques doivent être à Dakto dans le courant de la semaine et le contrat signé avant la fin de novembre. Demain, je remonte dans mes terres avec l'ingénieur chargé de l'adduction d'eau et devrai redescendre le 26 pour le contrat entre l'hôpital et le ministère de la santé. Me voici donc à la veille de réaliser mes projets et ce non sans difficultés et bagarres!* On le voit, Christiane a fait, une fois encore, la preuve de sa pugnacité.

Pourquoi à Konh'ring? Pourquoi là? continue l'évêque, parce que ce sont les plus pauvres et les plus déshérités. Allez-y voir. Je vous assure que c'est vrai. Elle y arrive avec la volonté que vous lui connaissez, avec son énergie, avec son impatience et ses colères parfois savoureuses.

Trois mois après son arrivée, n'ayant pu obtenir d'émoluments pour elle, j'ai voulu lui faire accepter une somme d'argent pour elle, prise sur les fonds de la Mission. Elle s'est fâchée me demandant si je payais mes missionnaires et je n'ai rien pu lui faire entendre.

Dix mois se sont écoulés.

Elle est déjà connue de la population, nous en avons le témoignage par le défilé ininterrompu à l'évêché : Vietnamiens, montagnards tous ont voulu lui rendre un dernier hommage.

Le récit de sa mort

Voici enfin le récit de M^{gr} Seitz qui ouvre l'homélie des obsèques de Christiane : *Dimanche dernier, la nouvelle arrive à Kontum que Konh'ring, gros*



Fig. 11.

village de montagnards à une trentaine de km de Kontum a été attaqué. Il y a 95 morts, 200 blessés graves, 125 maisons détruites à 100 %, 3 000 sans abri, dont beaucoup sont déjà des réfugiés ayant tout perdu. L'un des deux curés, le père Leoni a été grièvement blessé au bras d'une rafale de mitraillette. Le Docteur Granger était à Kontum, elle apprend ces nouvelles, veut tout de suite aller porter secours. Elle se prépare. On lui donne des conseils de prudence qu'elle ne veut pas entendre, bien sûr : son devoir l'appelle, elle doit partir. Elle regarde froidement la situation et promet de revenir si la route n'est pas ouverte... Elle est ouverte, elle part en disant : Je fonce!

Vers 2 heures, à une quinzaine de kilomètres de Kontum, elle salue deux enfants à bicyclette qui la croisent. L'instant d'après, elle saute sur une mine.

Un hélicoptère l'a vue, se pose tout de suite pour porter secours. La Jeep est en miettes, mais elle a dû être éjectée car elle est intacte, avec de multiples fractures et déjà morte.

Elle a été amenée à l'évêché de Kontum où, pendant 24 heures, la prière fervente des prêtres et des fidèles l'a spontanément entourée. Puis elle a été descendue à Saïgon où une longue veillée de prière organisée à l'hôpital Grall sur la demande du médecin-chef a réuni de très nombreux amis français et vietnamiens (fig. 11).

Un projet humainement fou

Elle soignait les montagnards des Hauts Plateaux, les plus déshérités, disait-elle, ignorés de tous, là où il y a le plus de réfugiés. Ils souffraient de blessures du napalm, mais aussi de tuberculose et de la lèpre. Elle se battait pour obtenir la construction d'un hôpital de cent lits, pour une population de 50 000 habitants. Médecin employée pour 12 000 personnes, naissances nombreuses. Elle avouait : Un projet humainement fou, mais on en a tant besoin ! Il fallait les autorisations administratives, les capitaux et les matériaux. Après des mois de lutte, elle vient de les obtenir. Au moment où elle meurt, l'hôpital est en construction à Konh'ring. Mais il ne sera jamais terminé...

M^{gr} Seitz

Un livre a été publié sur M^{gr} Seitz. Il évoque brièvement la rencontre avec Christiane et sa mort brutale... Il est né au Havre en 1906, d'une famille originaire d'Alsace, de santé fragile, il est ordonné prêtre pour les Missions étrangères de Paris en 1937. En 1938, il part en Indochine et est initié à la langue vietnamienne de Côt-Liêu. Aumônier du Lycée Albert Sarraut de Hanoï. Après de nombreuses missions (camps de jeunes, fondation d'un orphelinat...), il est nommé en 1952, Vicaire apostolique de Kontum. En 1954, Kontum est évacué. Il visite les réfugiés. Après les accords de Genève, il revient à Kontum, à bicyclette, il reçoit plus de 45 000 réfugiés du Nord. Et fonde de nouvelles paroisses, des écoles, des maisons... Vers 1957, il lance la construction de l'hôpital Minh-Quy, avec l'Américaine Patricia Smith. C'est en 1966, qu'il accueille Christiane. En 1972, la ville est à moitié prise et tombe avec le Sud-Vietnam en 1975. Il consacre son successeur vietnamien, M^{gr} Alexis Pham-van-Loc. Il est expulsé le 12 août 1975. Il est conduit avec ses missionnaires à l'aéroport pour revenir en France.

Depuis le séminaire de la rue du Bac, il a témoigné de ce que le peuple vietnamien a subi. Il gêne, car son discours n'est pas politiquement correct. Je me souviens d'une émission où, ne partageant pas l'enthousiasme des journalistes et des politiques présents, il avait été violemment attaqué. Jean Lacouture qui participait à cette émission est venu le voir quelques mois plus tard pour le prier de l'excuser. La victoire du Vietminh avait été applaudie sans mesurer tous les dommages causés. Les réfugiés des *boat people* lui avaient ouvert les yeux. M^{gr} Seitz est mort à l'hôpital du Val-de-Grâce le 24 février 1984.

Témoignages

M^{gr} Seitz avait donc présidé les obsèques de Christiane et donné son témoignage. Des témoignages émouvants parvinrent aux parents de Christiane.

Marie-Thérèse de Ficquelmont, dont la lettre a été publiée dans *Rivarol*, a envoyé une copie de cette lettre à M et M^{me} Granger (fig. 12). En voici quelques extraits (datée de Qui-Nhon, ce 26 février 1969) :

Hier après-midi un ami américain est venu me voir. Il semblait bouleversé. – Connaissez-vous le Dr Christiane Granger ? m'a-t-il demandé. J'ai répondu affirmativement. Elle est morte, m'a-t-il dit. Voyons, ce n'est pas possible... J'étais avec elle il y a quelques semaines... Elle allait parfaitement bien ? – Une mine sur la route, à quinze kilomètres de Kontum. Un hélicoptère a donné l'alerte, mais il était trop tard ; elle avait été tuée sur le coup. La nouvelle m'a atterrée. Je perdais une amie, un être exceptionnel.

[...] Elle nous a donné une poignée de main chaleureuse... [...] immédiatement sympathique.

Elle continue : Leur première rencontre : *et nous avons repris la route de Dakto – la plus meurtrière du Vietnam. Chaque nuit le Vietcong vient la miner, chaque matin l'armée américaine y envoie son équipe de déminage. Pour prendre la route, les gens prudents attendent la fin du déminage et le passage du premier convoi américain. Il arrive souvent que les communistes la re-minent avant le soir. Certaines mines sont en plastique ou recouvertes de ciment, et donc difficiles à détecter. Chaque semaine des militaires et des civils y trouvent la mort.*

[...] Le Dr Granger a affirmé qu'elle ne prenait aucune précaution spéciale – il est recommandé d'éviter les trous, de ne pas rouler sur les bas-côtés de la route.



Fig. 12.

Elle projetait de construire un hôpital de brousse pour une population de 30 000 montagnards dont beaucoup sont chrétiens.

Une œuvre du Vatican (entre autres le Secours catholique de France) avait acheté et envoyé à l'Évêché des préfabriqués pour un hôpital montagnard. Le Dr Granger avait obtenu l'aide de l'armée américaine à Dakto pour les fondations cimentées et pour le montage des constructions – le travail n'a pu être achevé, l'unité américaine a été déplacée. Le Dr Granger avait décidé d'installer six bâtiments à Konh'ring, sur le terrain de la Mission, et trois à Dakto. [...] Le premier travail de notre amie devait être la vaccination, pour lutter contre la peste, le choléra, la variole, et avant tout, elle voulait y donner le BCG aux enfants.

C'est ici que le Dr Granger avait décidé de venir s'établir : au cœur des montagnes, au bord de la jungle, dans une région où le Vietcong règne, loin de toute vie civilisée, auprès de tribus attachantes, très amies de la France. [...]

Lorsque l'alerte a été donnée, elle aurait pu obtenir un hélicoptère, mais elle ne voulait pas perdre une minute, des blessés l'attendaient...

Sur la route, des soldats ont essayé de l'arrêter, mais en vain. Il était trois heures de l'après-midi et l'équipe de déminage était à nouveau au travail, alors que d'habitude elle ne démine que le matin ; mais depuis le matin la route avait été à nouveau copieusement re-minée. Notre amie s'est bientôt trouvée devant les démineurs, et c'est au km 15 qu'elle a rencontré la

mort. L'explosion a projeté son corps et la mort a été instantanée. C'est là qu'un peu plus tard le chauffeur du Dr Path Smith est venu la ramasser.

Elle n'était ni très grande ni très robuste, mais elle était trempée dans l'acier. Jamais elle ne s'arrêtait, ne prenant un vrai repas que le soir. Son énergie, son intelligence, sa compétence (elle avait un diagnostic extraordinaire), sa loyauté, son courage en faisaient un être à part. Elle est irremplaçable.

Un médecin blésois qui a connu Christiane écrit à ses parents : Dans ma vie de médecin, j'ai connu beaucoup de dévouement, lorsque j'étais officier de Légion, j'ai vu beaucoup d'actes de courage ; mais jamais je n'ai vu un être qui alliait ces deux qualités comme Christiane. Pour moi elle était une espèce de sainte qui nous écrasait tous par sa grandeur d'âme et son invraisemblable mépris de la mort. J'ai toujours pensé que Christiane finirait ainsi, parce qu'elle était trop grande et trop pure pour n'être pas appelée plutôt qu'une autre auprès de Dieu ; et cela est terrible à dire : parce qu'elle avait trop soif d'absolu pour se contenter de la vie terrestre. Christiane est sûrement parmi les heureux actuellement, et dans son cas qui n'a rien à voir avec celui d'autres êtres humains que nous soyons, qu'il faut penser avant tout à ce qui doit être actuellement son bonheur.

Voilà un cri du cœur que nous pouvons entendre, quelles que soient nos convictions. Christiane, ma première cheftaine voulait apprendre à ses louveteaux le sens du service. Quel exemple !

